

Chants de femmes à Belize

Le CD « Umalali » met en lumière la communauté métisse garifuna

Dangriga (Belize)
Envoyé spécial

Vous connaissez les Garifuna ? Originaire du Guatemala, le peuple garifuna (ou garinagu) est éparpillé entre le Honduras, le Belize, le Guatemala et le Nicaragua. Cette communauté afro-amérindienne est née du métissage d'esclaves africains rattachés à un naufrage avec les autochtones indiens caraïbes (Arawak). Un disque séduisant, *Umalali*, vient de paraître, dédié au chant des femmes garifuna et réunissant des voix du Guatemala, du Honduras et du Belize.

« Je me sens garifuna et je mourrai garifuna », revendique la chanteuse principale d'*Umalali*, Sofia Blanco. La cinquantaine plantureuse, la chanteuse dit en quelques mots tout de sa conscience identitaire. Elle l'affiche avec ostentation en portant une robe aux trois couleurs – noir, blanc et

jaune – du drapeau de son peuple. Le 19 novembre 2007, Dangriga, deuxième ville du Belize, petit pays anglophone d'Amérique centrale, au sud du Mexique, fêtait le Settlement Day, la fête nationale et le débarquement, ici, en 1797, des premiers Garifuna.

Acte de mémoire fiévreux et bon enfant plutôt que reconstitution « historique », le Settlement Day est aussi un prétexte à faire la fête à Dangriga. Quand l'aube se lève, sous le ciel rougissant, sur les berges ou le pont enjambant la rivière, ça titube quelque peu en attendant les pirogues. Précédées du son des tambours et des voix de leurs passagers, elles arrivent, fleuries de branchages et de drapeaux.

« Fierté collective »

On se dirige ensuite en cortège vers l'église où la messe est célébrée en langue garifuna. « Une langue en danger », s'alarmait alors le chanteur et guitariste



La chanteuse Sofia Blanco lors du Settlement Day, fête nationale au Belize, le 19 novembre 2007. SARAH WEEDEN

Andy Palacio, mort le 19 janvier. « De nombreux mots ont déjà disparu. La nouvelle génération ne parle plus garifuna. Même mon village, Barranco, a été victime des assauts » qui ont touché la fierté collective. Les jeunes ont honte de parler garifuna. » En 2001, l'Unesco a déclaré la langue, la musique et la danse garifuna chefs-d'œuvre de l'héritage oral et intangible de l'humanité.

Icône nationale du Belize, Andy Palacio devait accompagner

les femmes chanteuses garifuna sur scène à l'étranger. Sa mort des suites d'une attaque cérébrale, à 47 ans, a été un choc pour le pays, qui offrira des funérailles nationales à son porte-parole culturel, nommé ambassadeur pour la paix par l'Unesco et dont l'album *Watina* a obtenu un accueil significatif sur le marché international.

Voix poignante

Chanter, pour Andy Palacio, c'était avant tout défendre et promouvoir la culture et la langue des Garifuna. Une communauté qui ne représente que 7 % de la population du Belize, mais qui fait danser tout le pays avec sa musique, notamment le punta rock, version moderne d'un genre rural s'accompagnant d'une danse pas très sage, et dont Palacio était la figure de proue. « Notre musique, en rassemblant les gens, dissipe des malentendus », prétendait le chanteur, évoquant les dis-

criminations subsistant encore vis-à-vis des Garifuna au Belize. Pour lui, « comparé à d'autres Etats d'Amérique latine, le Belize est moins affligé par les discriminations ethniques ».

Sofia Blanco, fière de sa négritude qui lui fait garder en mémoire la conscience de ses origines, lui donne raison. « Nos ancêtres viennent d'Afrique. Il ne faut pas oublier. C'est cela l'histoire des Garifuna. Mais il est plus facile d'être garifuna au Belize qu'au Guatemala », estime la chanteuse.

Dans le bus qui la ramène vers son hôtel avec ses compagnons après le Settlement Day, Sofia Blanco chante d'une voix poignante *Nibari*, le titre qui ouvre l'album *Umalali*. Une chanson composée par son mari, une histoire tirée du quotidien, comme beaucoup de chansons garifuna. « Les femmes chantent tout le temps chez nous. Dans des fêtes rituelles, des réunions de famille, dans les mai-

sons. » Ces moments de vie, un jeune producteur bélizien, né de parents barcelonais, Ivan Duran, créateur du label de disques local Stonetree Records en 1995, les a enregistrés au Honduras, au Guatemala, au Belize. Avec l'idée ensuite de faire une anthologie de chants de femmes garifuna. « Mais je me suis dit que, pour faire connaître cette culture, il valait mieux choisir quelques titres parmi ceux que j'avais collectés et les faire enregistrer avec des arrangements modernes. »

Ainsi naît *Umalali*, témoignage précieux d'une culture en résistance contre l'oubli et lumineux chant de femmes de caractère, fières de leur langue. ■

PATRICK LABESSE

Umalali, The Garifuna Women's Project 1 CD Cumbancha/Harmonia Mundi ; *Watina*, d'Andy Palacio and The Garifuna Collective, 1 CD Cumbancha/Harmonia Mundi.

Artiste et Marina de Charvaux Tourisme présente

Hiam Abbass
Ali Suliman

Rona Lipaz-Michael
Doron Tavory

58^e Internationale du Festival de Berlin Panorama
PRIX DU PUBLIC

les citronniers

un film de Eran Riklis

www.ocean-films.com

LCI Le Monde actuellement evene.fr inter

Yiphun Chiem, cousine hip-hop et cambodgienne de Lara Croft

Un solo remarquable aux Rencontres de La Villette, au Tarmac

Danse

Une petite robe marron à smocks. Un look de gamine qu'on verrait bien avec des pansements sur les genoux. Sauf que ce sont de grosses genouillères qui lui protègent les rotules. La danseuse et chorégraphe hip-hop Yiphun Chiem est une fille 100 % pur fille avec juste le zeste de sauvagerie qui garde les clichés à distance.

Yiphun Chiem tient l'affiche des Rencontres de La Villette, au Tarmac, à Paris, jusqu'au 10 mai dans le programme de solos « Tête à tête ». Aux côtés de deux autres chorégraphes hip-hop, Bouba Landrille Tchouda et Karim Amghar, très performants, elle présente un solo cinglant, *Apsara*, du nom des « danseuses célestes » sculptées sur les temples d'Angkor au Cambodge, son pays d'origine. Pour l'énergie mortelle et la grâce profilée, Yiphun Chiem, c'est la petite cousine asiatique hip-hop de l'héroïne de jeu vidéo Lara Croft.

Autoportrait, carte d'identité intime et artistique, laissez-passer professionnel, le solo hip-hop, jusque-là peu présent dans le milieu, prend d'assaut les théâtres depuis trois ans. « Comme dans la danse contemporaine, il résulte souvent d'une précarité économique accentuée mais prend un sens particulier

dans le contexte du mouvement, commente Philippe Mourrat, chef de projet des Rencontres. *La danse hip-hop s'est bâtie sur la force du groupe. C'est sa richesse. Mais certains artistes se sont oubliés dans le collectif, noyés même. Il y a donc la nécessité de se recentrer en solo. D'où une tendance à l'exutoire et une gravité qui englobe d'ailleurs tout le mouvement actuellement. Le fun, c'est fini pour le moment. »*

Multiples techniques

Apsara compose un puzzle jamais vu qui débordé toutes les catégories. Exutoire sans doute, il est aussi un travail de deuil. Yiphun Chiem, 31 ans, a fui le génocide khmer rouge au début des années 1980 avec sa famille et a atterri en Belgique à l'âge de 3 ans. Une séquence sertie comme un bijou dans l'obscurité raconte les cauchemars qui l'habitent. Assise sur une chaise rouge, elle décapite, arrache les enfants à leurs parents, traîne les cadavres, décapite encore. Rien n'est dit, tout est traduit, avec pudeur et détermination.

La trempe de Yiphun Chiem, ses multiples techniques (danse traditionnelle cambodgienne, hip-hop, capoeira brésilienne et kung-fu) lui ouvrent tous les registres. Tragédienne, clown, héroïne de jeu vidéo (si géniale qu'on la regarderait bien en boucle !), imitatrice, elle change de rôle comme de tee-

shirt en se moquant gentiment d'elle-même et du milieu.

Camouflée dans un sweat trop grand pour elle et un « baggy » qui poche de partout, Yiphun Chiem roule des mécaniques comme un mec. On y croit, on en rit avec elle, tant elle épingle les postures masculines hip-hop avec une désinvolture cocasse.

Se moquer tendrement de ses confrères serait un peu court pour Yiphun Chiem. Dans cette parenthèse ironique, elle confie aussi le dilemme auquel sont confrontées les filles, fort peu nombreuses dans la break dance : rentrer dans le moule masculin pour se faire une place et dégarer ensuite d'un seul coup de talon.

Yiphun Chiem danse à tomber, invente des « pass-pass » (tricotage des jambes au sol avec le corps en appui sur les bras) dont la virtuosité échappe au regard. Sa limpidité gestuelle, sa rapidité jusque dans les détails hallucinés, transformant son mouvement en une série d'ellipses lumineuses. Une « danse bâtarde », selon sa définition, qui fait chaud partout. ■

ROSITA BOISSEAU

Apsara, de Yiphun Chiem. « Tête à tête »-Rencontres de La Villette. Tarmac, parc de La Villette, Paris-19^e. M^o : Porte-de-Pantin. Tél. : 01-40-03-93-95. A 20 heures. Jusqu'au 10 mai. De 12 € à 16 €.